

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL VIII.

MONTREAL, 13 AOUT 1898.

No. 186

SOMMAIRE:

A nos lecteurs, *La direction* — M. Arthur Dansereau, étude biographique, *Vieux Rouge* — Le Parti et la Province, *Franc Libéral* — Qui a trahi, trahira! *Libéral* — La mendicité, *Charitas* — Les souvenirs d'un unitarien, *Observateur* — Les contes de ma Mère l'Oie, *Popina* — Les années funestes, *Max* — L'homme à la Berne, etc.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet.

A NOS LECTEURS.

Nous serions reconnaissants à ceux de nos lecteurs, qui ne conservent pas la file du REVEIL, de bien vouloir nous renvoyer le No 185, de la semaine dernière.

LA DIRECTION.

ARTHUR DANSEREAU

Ab ino pectore....

L'écrivain sérieux est toujours sincère quand il dresse ses jugements sur les hommes ou les choses.

Mais il y a des nuances. Que de fois, frères de l'écritoire, faisons-en généreusement l'aveu, que de fois il nous faut mettre une sourdine ou un remontage à notre chanterelle. Nous n'osons pas, pour des raisons qui découlent plus du cerveau que de la conscience, dire comme les vulgaires témoins, la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Mais en ce moment c'est du fond de l'âme que nous venons exprimer une opi

nion sur celui qu'on a désigné à notre objectif pour cette semaine. C'est aussi une agréable diversion. Depuis quelques semaines c'étaient ceux qui parlaient que nous avions à étudier; or, la direction du *REVEIL* a cru que s'il était salutaire de penser aux morts, il ne fallait pas toutefois oublier ceux qui restent. Ce sont ces derniers, surtout ceux de la trempe de M. Dansereau, qui peuvent nous indemniser de certains vides dans les premiers rangs de nos phalanges d'élite.

Il y a bien longtemps de cela, si longtemps que nous avons alors des illusions — ce qui est une démonstration péremptoire.

L'auteur de ces lignes étudiait au séminaire de Québec. Cette année-là, il avait plus de distraction que d'habitude. On parlait beaucoup au dehors, même au pensionnat, de l'affaire des Tanneries. Les Tanneries, ça n'avait rien de commun avec les classiques; notre répertoire étymologique ne nous renseignait pas beaucoup sur ce monstre politique et cette incertitude, renforcée d'une coupable tendance à l'indiscipline, fit tant qu'un après-dîner nous étions, pour la première fois de notre vie, dans la salle des séances de l'Assemblée Législative de Québec, au premier rang, aussi ébloui que l'eût été le Colas de Jules Simon, au Grand Opéra, et attendant . . . les Tanneries.

Et aussi, avouons-le, quelque peu perturbé à confondre le Pirée avec un homme . . . Ces satanées Tanneries!

Et c'est là que nous avons vu pour la première fois M. Arthur Dansereau, appelé comme témoin.

Ce fut un duel: Dansereau à la barre, Irvine à son siège, près du côté de la gauche à la suite de sa volte-face.

D'un côté, le journaliste impassible, à la fois courtois et inflexible, répondant faits et dates et chiffres quant il croyait le devoir faire, mais tout-à-coup refusant mâlement une réponse, plus même, mettant en pleine négation le droit de la Législature de dépasser dans son enquête certaine limite — ce qui a été admis après.

De l'autre, Irvine cauteleux, armé de ces demi-secrets qu'un séjour dans un cabinet fournit, Irvine au masque de vautour comme disait Dunn, questionnant, re-questionnant, employant même des moyens qu'un vulgaire basochien de cour de recorder aurait méprisés.

On sait le reste.

Il nous resta de cette séance une profonde impression, que dans le temps nous traduisions par ces simples mots qui nous semblent encore justes: M. Dansereau est à la fois honnête, discret et inébranlable.

M. Dansereau n'est pas facile à étudier. Osons une image. Dans le plus majestueux et le plus superbe de nos édifices, n'est-il pas vrai qu'en nous arrêtant à le contempler, c'est le dehors, c'est la plastique architecturale qui attire le plus notre prunelle, la flatte davantage et l'absorbe. Nous ne songeons pas aux puissantes assises, à la puissante carrure, à la charpente pourtant imposante. Nous sommes ainsi faits. Tout pour la surface.

Or, depuis au moins un quart de siècle M. Dansereau — nous n'avons pas à lui demander sa permission pour le dire — a été le *back-bone* de bien des hommes archi-brillants, de bien des états de choses à la fois admirables et solides. L'avons-nous toujours constaté?

Tenez, tout en gardant compte des différences d'époque, d'importance et de

lieux, nous pouvons à ce sujet rappeler, de mémoire, ce que M. Hanoteaux écrivait tout récemment : Vous dites toujours Louis XIV, le siècle de Louis XIV, le Grand, le Seul Louis XIV, le Roi-Soleil, etc. Mais n'oubliez donc pas que ce roi a été grand, a été heureux surtout et parce qu'il a eu Richelieu. Un jour viendra où l'on dira le siècle de Richelieu plutôt que celui de Louis XIV.

Dans notre bonne petite province de Québec, on est également porté à ne pas donner à César ce qui revient équitablement à César. Dans le cas de M. Dansereau, cela se comprend, parce qu'il est de sa nature même porté à l'effacement. En certaines réunions qui suivaient des succès dont il avait été le *Deus ex machina*, un étranger présent, en le voyant, aurait pensé qu'il était là à titre de simple ami.

Nous l'avons dit au lendemain de la mort de M. Chapleau : ce dernier eut dans MM. Dansereau et Sénécal deux aviseurs dont l'Histoire provinciale devra parler. Ce fut la plus forte combinaison d'hommes connus dans nos parages. Pareil appoint manqua à Mercier, et c'est assurément ce qui lui fit commettre certains errements. Si nous n'ajoutons pas à ces deux noms celui de sir Alexandre Lacoste, c'est que nous aurons, un de ces jours, à nous occuper tout spécialement de sa grande part de collaboration.

Avant de passer outre, un rapprochement.

Tout le monde sait qu'après la défaite de 1874, sir John A. MacDonald était tombé dans le marasme, dans un découragement qui confinait presque au gaga. Ses amis en désespéraient. C'est alors que l'hon. M. Pope entreprit de le galvaniser, de prouver à Calypso qu'il pouvait exister un autre Ulysse.

On n'ignore pas, non plus, qu'à certaines époques, ce fut M. Dansereau qui "remonta" le *pectus* de M. Chapleau et le conserva à son parti. M. Chapleau s'est senti profondément dégoûté en deux ou trois occasions. Ce n'était pas tant du peuple qu'il avait à se plaindre, que de gens dont il avait droit d'attendre tout autre traitement. M. Dansereau comprit qu'il ne fallait pas que la désespérance provoquée par ces traîtrises privât le pays d'un tel homme, et il nous le conserva.

Or, si vous relisez journaux rouges et journaux bleus, publiés après la mort de l'ex-gouverneur de notre province, vous y verrez une unanimité d'opinion sur l'importance qu'il y eut, à ces époques, de conserver M. Chapleau dans les cadres actifs.

Mais qu'est donc M. Dansereau, après tout ?

C'est un journaliste, et, qui plus est, un journaliste qui a prouvé qu'on peut très bien arriver à son but sans sortir du journalisme, ou tout au moins sans en sortir tout à fait.

Il serait oiseux de rappeler ici ce qu'il fut à la *Minerve* ; de rappeler ses campagnes ; de parler de ce style si vigoureux, si nourri, si bien secondé par une véritable encyclopédie — ce style qui pouvait à deux heures d'intervalle servir de véhicule à la foudroyante apostrophe à l'adresse de Lorne, puis à une blquette destinée au *Journal du Dimanche*, ou à tout autre. Non, qu'il suffise de dire que M. Dansereau a été sans conteste le premier de nos journalistes ; même de nos jours on relit avec intérêt ses moindres articles d'autrefois.

C'est sans doute le Canadien-Français qui a le plus écrit et abordé la plus grande

variété de sujets. Et pourtant, il n'a pas à son actif un seul livre. Nous le soupçonnons fort d'écrire ses *Mémoires*, et nous le souhaitons ardemment. Que de matériaux pour notre histoire des vingt-cinq dernières années cet homme pourrait nous léguer

En ces temps derniers il a consacré beaucoup de ses loisirs à l'étude de questions nouvelles posées par la science fin-de-siècle, ces troublants problèmes qui sous les appellations de télépathie, magnétisme, spiritisme, nous font nous demander s'il nous faudra pas revenir à l'alpha de toute étude. Ses écrits dans la *Presse*, sur ces sujets, sont de remarquables vulgarisations de sciences abstraites de leur nature, et nous avouons avoir été des premiers à en tirer grand profit. De même pour ses écrits dans l'*Album Industriel*, journal qui aurait dû être mis au nombre des publications scolaires obligatoires.

Souhaitons qu'un jour, comme cela s'est fait pour Veillot, un électique de bon discernement mettra sous couverture ces travaux épars, si abondants et si précieux.

On le sait, depuis longtemps, M. Dansereau n'appartient plus à la politique. Il a dans tous les camps des amis vrais, des gens qui recherchent ses conseils sur les questions neutres. Quelques tentatives de le montrer sous un jour dommageable ont fait long feu.

La mort de M. Chapleau a été pour lui une rude épreuve ; c'est comme un lambeau de sa propre vie qui s'en est allé. Le cercle très intime a dû se resserrer ; et aujourd'hui, en compagnie de deux autres amis de vieille date et d'intelligence d'élite, MM. Gustave Drolet et W. E. Blum-

hart, M. Dansereau peut encore évoquer ces bons souvenirs d'autrefois.

Dulces reminiscitur Argos !

VIEUX ROUGE.

Le Parti et la Province.

Depuis que Monsieur Israël Tarte s'est institué grand administrateur du parti libéral, sa devise a été de diviser pour régner. C'est au moyen de cette méthode qu'il a réussi, lors de la formation du cabinet Laurier, à exclure tous les hommes influents et capables, qui étaient depuis longtemps considérés, sans conteste, comme les chefs du parti libéral.

Des partisans dévoués qui payaient de leur temps, de leur bourse et de leur influence, se sont vus négligés et ostracisés parce que ce grand manitou ne voulait pas d'eux, ou avait peur de leur talent et de leur vigueur.

Cela accompli, il a voulu s'entourer d'hommes qui, à des titres différents, serviraient ses ambitions en couvrant de leurs noms ses tripotages, sans cependant intervenir pour diriger la politique du parti. C'est ainsi que sir Henry Joly, a été appelé à faire parti du cabinet, quand quelques jours seulement avant les élections générales, Monsieur Tarte lui-même, déclarait que " le bonhomme n'y était plus du tout."

Nous sommes loin d'acquiescer à ce jugement que maître Tarte prononçait avec son cynisme habituel. Ce que l'on ne saurait nier, c'est que sir Henry est un homme âgé auquel on ne saurait demander toute l'activité et la vigueur d'un jeune homme et qui en raison même de l'honnêteté et de la franchise qui a toujours caractérisé sa conduite, ne peut soupçonner à quel degré de bassesse peuvent descendre certains vagabonds de la politique. Mais pour la masse des électeurs de la Province de Québec, son nom est toujours une garantie de respectabilité, un paravent dont l'intriguant Israël a fait l'usage que l'on sait.

L'hon. C. A. Géoffrion que l'od avait forcé à entrer dans la politique en lui promettant le pa-

trouage du district de Montréal, a été appelé à faire partie du cabinet sans avoir de portefeuille mais avec la promesse formelle qu'il aurait l'influence prépondérante dans l'administration interne des affaires du parti pour notre district.

Pour savoir comment cette promesse a été tenue il suffit de constater qu'il était récemment réélu, à se rendre auprès de ses électeurs de Chamblé, pour leur dire qu'il lui était impossible de faire nommer un commis de troisième classe. Le grand Israël, cependant, dans le comté même de l'hon. Geoffrion, distribue des contrats à des étrangers au comté qui n'ont d'autres mérites que d'être parents éloignés du nouveau prophète.

M Fitzpatrick est arrivé comme un cheveu sur la soupe. Personne ne se serait jamais imaginé que cet avocat bien ordinaire, qui en politique s'était surtout distingué par la désinvolture avec laquelle il avait renié Mercier à l'heure du danger, pouvait même aspirer à une place dans le ministère, quant il y avait à Québec d'anciens lutteurs comme les Langlier et les Pelletier.

Mais il fallait à M. Tarte un homme de ce calibre-là, un être qui, lui devant son avancement politique, serait forcément obligé d'approuver son protecteur.

Aussi n'est-il pas surprenant de voir que le patronage qui relevait spécialement du département du Solliciteur-Général, ait été distribué à des conservateurs, anciens amis de M. Tarte.

Enfin M. Dobell était bien une autre de ces trouvailles que M. Tarte pouvait seul faire. À part son mérite d'être conservateur, il avait celui d'être un homme dont il n'y a rien à craindre.

Sa fortune permettait d'espérer qu'il subventionnerait largement ceux qui le bombardaient du titre d'honorable d'une manière aussi imprévue. Nous ne savons pas jusqu'à quel point il a pu se montrer reconnaissant, mais la veste à traîne qu'il a remportée dans l'affaire de la ligne transatlantique rapide dont il avait fait sa spécialité nous indique suffisamment la valeur des services qu'il a pu rendre au pays.

Mais toutes ces choses ne sont pas pour inqui-

éter Monsieur Tarte. Au milieu de cet entourage qu'il s'est choisi, Monsieur Israël n'a pas à craindre qu'on lui dispute la suprématie comme représentant de la Province de Québec.

Il peut brasser les affaires comme il l'entendra, au détriment des libéraux.

Pour ceux qui ne s'occupent pas des intérêts des partis, la chose serait de piètre conséquence, si au fond, l'avenir de la Province de Québec n'était en jeu.

Ces divisions dans le parti libéral, cultivées avec tant de soin par M^re Tarte comportent aussi la destruction certaine de l'influence de notre nationalité dans les affaires fédérales.

Depuis longtemps nous souffrons de ce mal. Du temps de M. McKenzie les ministres canadiens français avaient peu d'influence parce qu'ils n'avaient pas la majorité dans leur province. Sous le régime conservateur l'influence canadienne-française était diminuée par les nombreuses divisions qui existaient parmi les ministres de la province de Québec.

Avec la forte majorité que la province de Québec avait donnée à M. Laurier, majorité qui assurait le pouvoir au parti libéral, nous avions raison d'espérer un changement, et ce changement serait certainement arrivé si nous étions représentés dans le cabinet par des hommes énergiques et actifs, unis entre eux, et ne comptant pour se maintenir, que sur leur état de service et la valeur de leurs principes.

Mais avec M. Tarte, qui a besoin avant tout des ministres des provinces étrangères pour garder sa place et pour faire passer ses "schemes," comment peut-on espérer qu'on revendiquera énergiquement les droits de la province, ou qu'on affirmera les idées qui nous sont chères ?

Aussi n'entendons-nous plus parler d'augmentation des subsides aux provinces, ni de la ligne française, ni de secours à nos grandes entreprises publiques. Les promenades de M. Tarte dans le golfe doivent remplacer tout cela.

De quelque côté que l'on se tourne, les résultats néfastes du règne de Tarte sautent aux yeux.

FRANC LIBERAL.

QUI A TRAHI, TRAHIRA !

Quelqu'un qui a lu le *vade-mecum* politique de M. Tarte dans le *Réveil* de la semaine dernière, nous félicitait de la précision avec laquelle nous avons résumé les méthodes du grand Manitou. Pour nous prouver que nous ne nous étions pas trompés cet homme politique nous parlait d'un petit caucus provoqué par M. Tarte le lendemain des élections du 23 juin, à la demeure d'un chef conservateur de Montréal. M. Tarte, ministre dans le gouvernement libéral, allait consulter ses anciens alliés sur la meilleure manière de se débarrasser des libéraux intransigeants.

En faut-il davantage pour démontrer que l'ambition de M. Tarte est de former un parti à lui pour se moquer des libéraux.

Qui a trahi, trahira !

M. Mulock va être siré, nous assure-t-on. Pourquoi pas ? Par son zèle pour le *penny postage* n'a-t-il pas resserré les liens qui nous unissent à l'Empire ?

Le *penny-postage* coûtera peut-être quelques centaines de mille dollars à la population canadienne, mais notre peuple aime tant les taxes.

* * *

Le Soleil disait l'autre jour qu'il était possible de faire un traité de réciprocité avec les États-Unis sans froisser les marchands anglais. C'est bien heureux, car par le temps d'impérialisme qui court, un traité qui froisserait les marchands anglais n'aurait guère la chance d'être agréé à Ottawa. Les intérêts canadiens sont maintenant quantité négligeable.

LIBERAL

A huit jours de distance, *La Presse* publie le portrait de Mgr Bruchesi et le portrait d'un certain M. Bourdeau, promoteur des Adventistes, à Montréal, avec le prospectus de ce dernier. En même temps le grand journal laisse "aux lecteurs intelligents le soin de juger la nouvelle doctrine," et transmet à "ceux qui, cependant, dé-

sireraient se convertir, l'invitation de M. Bourdeau."

Evidemment les théologiens de *La Presse* ont des idées très larges ! Qu'ils fassent attention.

LA MENDICITE.

Depuis plusieurs mois un comité spécial du Conseil de Ville travaille à la préparation d'une nouvelle constitution municipale. On ne saurait reprocher à nos édiles la sage lenteur qu'ils apportent dans la confection de ce travail ; il faut espérer cependant qu'ils ne se borneront pas cette fois à codifier les divers statuts qui régissent Montréal, mais qu'ils nous donneront un projet sérieux, répondant aux besoins de la métropole et aux idées de progrès qui animent notre population.

Parmi les sujets qui s'imposent à l'attention du Conseil de Ville, la création d'un système quelconque pour venir en aide aux nécessiteux et faire disparaître la mendicité de nos rues est l'un des plus urgents.

Que la mendicité soit une plaie sociale qui engendre tous les désordres et tous les vices, nul aujourd'hui n'oserait assurément le contester. L'histoire de toutes les grandes villes, dans le passé comme dans le présent, est là pour l'attester.

Les scènes de la Cour des Miracles, aussi dégoûtantes que menaçantes pour la sécurité publique, se sont reproduites partout où la mendicité a été librement tolérée.

Ce qui est également bien établi c'est qu'il est possible de faire disparaître cette plaie presque entièrement, en organisant un système d'assistance publique pour ceux qui méritent la pitié et en sévissant sévèrement contre les vagabonds et les paresseux qui ne peuvent justifier de leur conduite.

Ceci étant acquis, tout retard apporté dans l'adoption d'un remède constitue une négligence coupable qui est peut être, dans notre ville, doublée d'une lâcheté.

En effet, ce n'est pas par simple incurie que le

conseil-de-ville s'est abstenu jusqu'ici d'entreprendre sérieusement la tâche de supprimer la mendicité. La crainte de provoquer l'hostilité de certaines communautés, d'encourir les foudres de certaines personnes qui condamnent comme hérésie toute intervention de l'état dans leurs petites affaires, sont pour beaucoup dans cette inaction.

Nous savons parfaitement que les communautés religieuses et certaines organisations paroissiales, tant catholiques que protestantes, ont la prétention de soulager toutes les misères, de secourir toutes les infortunes ; et parmi ceux qui dirigent ces institutions, il en est trop qui veulent absolument voir, dans toute proposition pour faire partager à l'autorité civile cette lourde tâche, une arrière pensée de chasser la religion, de détruire la charité chrétienne, ainsi qu'ils aiment à s'exprimer.

Nous ne nous attarderons pas à discuter cette dernière proposition. La charité chrétienne trouvera toujours à s'exercer, et dans les villes où l'assistance publique est contrôlée par les autorités municipales on voit aussi des communautés très prospères et, ce qui plus est, très estimées de tous.

Quant à la conduite de nos communautés de Montréal, il est aussi inutile de discuter ici pour savoir si oui ou non elles font tout ce qu'elles pourraient faire pour secourir les pauvres. Nous n'avons aucunement l'intention de soulever de l'acrimonie autour de cette question.

Ce qui est évident, indiscutable, c'est qu'en dépit de tous les ordres religieux et de toutes les bonnes âmes, nos rues sont remplies, l'été comme l'hiver, de mendiants plus ou moins hideux, plus ou moins respectables, dont la vue n'est pas du tout de nature à relever notre ville dans l'estime des étrangers. Ces mendiants rendent la vie fort ennuyeuse à nos hommes d'affaires sur les grandes rues commerciales. Dans les magasins, dans les bars, ces mendiants interrompent les conversations sans cérémonie et souvent insultent ceux qui ne donnent pas. Dans les quartiers où les femmes et les enfants sont seuls à la maison, ils sont encore plus redoutables.

Beaucoup de ces mendiants sont porteurs de permis plus ou moins réguliers ; mais il est certain que dans presque tous les cas aucune enquête sérieuse n'a été faite sur le caractère ni la position du mendiant. Et c'est précisément la source du mal. Tel individu qui passe son temps à boire ou qui a de l'argent à la banque est sur le même pied que l'honnête homme victime d'un malheur, ou de la veuve, ou de l'orphelin indigent, parce qu'il n'y a pas de contrôle efficace. Le gaspillage règne aussi par suite du défaut d'entente. Il est bien connu que certaines familles, et non des plus méritoires, retiennent des secours à la fois de la Saint-Vincent-de-Paul et des sociétés protestantes.

Il s'en suit que tandis que la population de Montréal se colise fortement pour secourir les pauvres elle n'atteint pas son but, mais quelque fois encourage le vice. Avec les sous qui se donnent chaque semaine il serait facile d'organiser une administration qui obtiendrait des résultats beaucoup plus satisfaisants.

La vaste majorité de la population n'en doute pas et elle demande au Conseil-de-ville de la débarrasser de la plaie de la mendicité.

CHARITAS.

Les souvenirs d'un unitarien.

On connaît l'aventure de l'évêque Colenso, cet éminent théologien anglican qui, envoyé au centre de l'Afrique pour évangéliser les indigènes, s'est lui-même *désévangélisé* à leur contact, au point de se convertir à l'esprit, sinon à la lettre, de leur religion. Le prosélytisme a ainsi parfois des retours imprévus, qui tendraient à justifier en partie le fameux paradoxe de Fontenelle, affirmant que si, par accident une vérité lui tombait sous la main, il se garderait bien de la montrer à personne. Si Calenso s'était résigné à jouir en paix de ce qu'il tenait pour la vérité, au lieu de vouloir en faire part aux nègres de Natal, il n'aurait pas eu à subir les persécutions de toute sorte qui ont rempli d'amertume ses dernières années. Mais il y a d'autres cas où, au contraire des conversions du même genre s'accomplissent

sans le moindre dommage pour le converti, ni, en vérité pour personne ; et tel paraît avoir été le cas de M. C.-F.-B. Miel, qui nous raconte l'histoire de sa vie, dans une revue américaine, sous le titre alléchant : le *Pèlerinage d'une âme, extraits d'une autobiographie*

Le "pèlerinage" de l'âme de M. Miel a commencé il y a déjà fort longtemps, dans un village de l'est de la France, car cet écrivain américain est, de race, un Français, et c'est là ce qui donne pour nous, un intérêt tout spécial à son *Autobiographie*. Il est né en 1818, à Vars, a fait ses études au collège de Gray, "près de Dijon," puis est venu à Paris, où il s'est lié d'amitié avec le P. de Ravignan. Il oublie de nous dire si c'est à Gray, à Dijon ou à Paris qu'il a été ordonné prêtre ; mais il était prêtre déjà lorsqu'un jour, tourmenté par le doute, il s'enhardit à demander au P. de Ravignan "s'il n'y avait pas, en matière religieuse, un moyen par lequel on put discerner le vrai du faux, sans recourir toujours aux autorités." Et son maître et ami lui répondit qu'il avait découvert, pour son usage personnel, un critérium à peu près infallible. "Toute doctrine qui tend à élever mon esprit et à élargir mon cœur, je la considère comme vraie et je tiens pour fausse toute doctrine qui produit sur moi l'effet opposé." M. Miel aurait pu demander au Père de Ravignan à quel signe il reconnaissait qu'une doctrine "élève l'esprit" et "élargit le cœur." Mais sans doute le célèbre jésuite n'eût pas été en peine de lui répondre : car non-seulement c'était un orateur merveilleux, mais M. Miel nous dit encore qu'il avait les opinions les plus libérales, et "qu'il songeait même à reprendre son indépendance en se faisant relever de ses vœux."

L'abbé Miel fut aussi un des premiers membres de la Société Saint-Vincent-de-Paul, fondée comme l'on sait, par Ozanam, avec le concours de ses élèves de la Sorbonne. Il faisait également partie du cercle catholique de la rue de Grenelle. C'est lui qui fut chargé, en 1847, de représenter ce cercle à Dublin, aux obsèques du glorieux O'Connell. "Quelques semaines après le soir du jour où Lacordaire prononça à Notre-Dame, l'oraison funèbre du patriote irlandais, un

grand dîner fut offert au fils de celui-ci, John O'Connell, par le baron de Montigny, dans son hôtel de la rue de Babylone. Nous étions réunis là au nombre d'une soixantaine, le 22 février 1848, lorsqu'un bruit de foule dans la rue attira notre attention. Un valet fut dépêché aux nouvelles ; tous les quart d'heure il venait nous rendre compte de ce qu'il avait appris. Et comme ses récits prenaient sans cesse une tournure plus alarmante, le baron de Villequier s'écria : "Mais c'est une véritable émeute !" A quoi le prophétique Berryer répondit : "Prenez garde que ce ne soit pas plutôt une révolution !"

M. Miel aurait bien dû rappeler à ses lecteurs américains qu'une "prophétie" exactement pareille avait été faite, soixante ans auparavant, au roi Louis XVI, pour qui elle avait, du reste, sensiblement plus d'intérêt qu'elle n'a pu en avoir pour le baron de Villequier. Mais j'ai hâte d'arriver à l'événement capital du "pèlerinage", et l'on m'excusera de passer, sans m'arrêter, sur deux ou trois autres anecdotes assez intéressantes, comme aussi sur un parallèle entre les deux grands prédicateurs français, Bossuet et Lacordaire, où je vois que "la supériorité de Bossuet est dans les choses qu'il dit, et celle de Lacordaire dans la façon dont il les dit.

"En 1850, la conversion de Newman, et d'autres membres distingués de l'Eglise anglicane inspira aux champions du catholicisme français l'idée que l'Angleterre était mûre pour la foi. De nombreuses conférences eurent lieu parmi nous ; et comme je me trouvais libre et que j'avais pris fort à cœur la perspective d'un retour de l'Angleterre dans le sein de l'Eglise, je résolus de m'adonner à cette œuvre de conversion et d'y consacrer désormais toute mon énergie. Mes amis accueillirent ma résolution avec le plus vif enthousiasme et je me rappelle notamment que l'un d'eux, Charles Gounod, qui était alors l'abbé Gounod, m'offrit en manière de souvenir, sa barrette et son surplus."

C'est donc bien pour convertir les Anglais que l'abbé Miel est allé à Londres ; mais dès le début il paraît avoir trouvé la tâche plus difficile qu'il ne s'y était attendu. Il nous raconte, en

effet, que "tous les soirs les rues de Londres étaient encombrées de bruyantes processions où un mannequin, symbolisant le pape, était accablé par la foule des injures les plus grossières." Mais la vue de ce sacrilège ne fit que donner plus d'ardeur à notre jeune apôtre : elle l'encouragea à publier, en anglais, une série de brochures, destinées à établir que la souveraineté du Saint-Siège avait pour elle l'autorité des Ecritures et de la primitive tradition chrétienne. Et c'est à l'occasion de ces brochures qu'un professeur d'Oxford, M. C.-H. Collette, lui écrivit un jour qu'il désirait le voir, pour le mettre en garde contre certaines erreurs de fait, qui faussaient la base même de son argumentation. L'abbé Miel ne répondit rien : mais M. Collette vint le surprendre chez lui, et, textes en main, lui démontra que le sixième article décrété au concile de Nicée n'avait pas le sens que lui attribuaient les écrivains catholiques.

L'abbé, épouvanté, alla aussitôt faire part de la découverte au cardinal Wiseman. Celui-ci, dont le nom signifie "homme sage" l'engagea à ne pas attacher trop d'importance à ce point de détail. Mais l'abbé ne pouvait s'empêcher d'y attacher de l'importance ; et, désespérant de trouver auprès de ses supérieurs, l'éclaircissement dont il avait besoin, il eut l'idée de s'adresser à M. Guizot, dont il venait de lire l'*Histoire de la civilisation en Europe*. M. Guizot ne répondit pas à sa lettre ; sur quoi, M. Miel "jugeant inopportun d'admettre personne dans sa confidence" résolut de ne plus prendre conseil désormais que de soi-même.

Il se rendit donc à Rome pour juger par ses propres yeux de ce qu'était en réalité la souveraineté du Saint-Siège. A Civita Vecchia, les douaniers, les *facchini* le dépouillèrent d'une bonne partie de son argent de poche. A Rome il ne trouva que "saleté, ignorance et corruption." Ou plutôt non, car en outre de ces trois choses, il trouva à Rome un pasteur américain, le chapelain de l'ambassade des États-Unis, avec qui il se lia, et à qui il demanda avis sur les problèmes qui le préoccupaient. Le révérend Baird, pour tout avis l'exhorta à s'enfuir de Rome. "Tout ce qui se passe chez moi est

épié, lui dit-il. Il y a à peine quelques semaines un moine, tourmenté comme vous par le doute, est venu me consulter, le lendemain il a disparu, et personne, depuis, n'a eu de ses nouvelles." Et, en effet, dès le lendemain, l'abbé Miel recevait l'ordre de quitter Rome au plus vite. Il voulut, du moins, avant de partir, assister au service du révérend Baird. "Ce fut, nous dit-il, durant tout mon séjour à Rome la seule fois où j'assistai avec fruit et plaisir à un service religieux."

Le "pèlerinage de l'âme" de M. Miel finit là ou du moins la partie de ce pèlerinage qui offre un réel intérêt pour nous. Car, en même temps qu'il changeait de religion, M. Miel a changé de patrie. Il est depuis quarante-cinq ans, citoyen des États-Unis ; c'est en Amérique qu'il exerce son nouveau ministère ; et les amis dont il nous parle ne sont plus ni Ravignan, ni Berryer, mais Théodore Parker, Starr King et le révérend Eastburn. Qu'il nous suffise donc d'ajouter que, après avoir longtemps hésité entre les diverses confessions américaines, M. Miel paraît s'être définitivement rallié à l'unitarisme libéral de Parker, qu'il a prêché pendant près d'un demi-siècle, dans le Nord et dans le Sud, qu'il a rencontré une foule de célébrités locales dont il a gardé un très vif souvenir, et que pas une ligne de son autobiographie ne nous donne à entendre qu'il ait jamais éprouvé le moindre ennui, moral ni matériel, pour s'être comme le malheureux Colenso, converti à la foi du peuple qu'il voulait convertir.

OBSERVATEUR.

PRECAUTION ESSENTIELLE.

Le BAUME RHUMAL fait partie des provisions de première nécessité. Seulement 25c la bouteille. 97

CE QUE CELA COÛTE.

Une bouteille de BAUME RHUMAL de 25c contient seize doses, et avec deux ou trois doses on peut souvent éviter les plus grandes complications dans les cas de rhume. 100

Les CONTES de ma MÈRE L'OIE

Des matériaux suffisants ont été réunis pour permettre aux savants de se convaincre que les contes des fées ne sont pas des imaginations en l'air, et qu'au contraire, "dans bien des cas, ils tiennent, comme dit Max Muller, par toutes leurs racines, aux germes mêmes de l'ancien langage et de l'ancienne pensée."

Les vieux dieux décrepits, tombés en enfance et mis hors des affaires humaines, servent encore à amuser les petits garçons et les petites filles.

C'est l'emploi des grands-pères. En est-il qui convienne mieux à la vieillesse de ces anciens seigneurs de la terre et du ciel ? Les contes de fées sont de beaux poèmes religieux oubliés par les hommes et retenus par les pieuses aïeules "à la longue mémoire."

Ces poèmes sont devenus puérils et sont restés charmants sur les lèvres molles de la vieille filandière qui les contait aux petits de ses fils, accroupis autour d'elle devant l'âtre.

Les tribus des hommes blancs se sont séparées les unes sont allées sous un ciel transparent, le long des blancs promontoires que baignent une mer bleue qui chante ; les autres se sont plongées dans les brumes mélancoliques qui, sur les rivages des mers du nord, mêlent la terre au ciel et ne laissent deviner que des formes incertaines et monstrueuses ; d'autres ont campé dans les steppes monotones où paissaient leurs maigres chevaux ; d'autres ont couché sur la neige durcie, ayant sur la tête un firmament de fer et de diamants ; il en est qui sont allées cueillir la fleur d'or sur une terre de granit ; et les fils de l'Inde ont bu à tous les fleuves de l'Europe,

Mais partout, dans la cabane ou sous la tante, ou devant le feu de broussailles allumé dans la plaine, l'enfant d'autrefois, devenu aïeule à son tour, répétait aux petits les contes qu'elle avait entendus dans son enfance.

C'étaient les mêmes personnages et la même aventure ; seulement la conteuse donnait, sans le savoir, à son récit les teintes de l'air qu'elle

avait si longtemps respiré et de la terre qui l'avait nourrie et qui allait bientôt la recevoir.

La tribu reprenait sa marche à travers les fatigues et les périls, laissant derrière elle, du côté de l'orient, l'aïeule couchée au milieu des morts jeunes ou vieux. Mais les contes sortis de ses lèvres, maintenant glacées, s'envolaient comme les papillons de Psyché, et ces frères immortels, se posant de nouveau sur la bouche des vieilles filandières, étincelaient aux yeux agrandis des nouveaux nourrissons de l'antique race.

Et qui donc apprit *Peau d'Ane* aux fillettes et aux garçonnetts de France, "de douce France," comme dit la chanson ? C'est Ma Mère l'Oie, répondent les savants de village, Ma Mère l'Oie qui filait sans cesse et sans cesse devisait.

Et les savants de s'enquérir.

Ils ont reconnu Ma Mère l'Oie dans cette reine Pédaque que les maîtres imagiers représentèrent sur le portail de Sainte-Marie de Nesles dans le diocèse de Troyes, sur le portail de Sainte-Benigne de Dijon, sur le portail de Saint-Pourçain en Auvergne et de Saint-Pierre de Nevers.

Ils ont identifié Ma Mère l'Oie à la reine Bertrade, femme et commère du roi Robert ; à la reine Berthe au grand pied, mère de Charlemagne, à la reine de Saba, qui étant idolâtre, avait le pied fourchu, à Freya, au pied de cygne, la plus belle des déesses scandinaves, à sainte Lucie, dont le corps, comme le nom, était tout lumière.

Mais c'est chercher bien loin et s'amuser à se perdre. Qu'est-ce que Ma Mère l'Oie, sinon notre aïeule à tous et les aïeules de nos aïeules, femmes au cœur simple, aux bras noueux, qui firent leur tâche quotidienne avec une humble grandeur et qui, desséchées par l'âge, n'ayant, comme les cigales, ni chair ni sang, devisaient encore au coin de l'âtre, sous la poutre enfumée, et tenaient à tous les marmots de la maisonnée ces longs discours qui leur faisaient voir mille choses.

Et la poésie rustique, la poésie des champs, des bois et des fontaines sortait fraîche des lèvres de la vieille édentée.

...comme ces eaux si pures et si belles,
Qui coulent sans effort des sources naturelles.

Sur le canevas des ancêtres, sur le vieux fond
indou, la Mère l'Oie brodait des images familières,
le château et ses grosses tours, la chaumière
le champ nourricier, la forêt mystérieuse et les
belles dames, les fées tant connus des villageois
et que Jeanne d'Arc avaient vues, le soir, sous
le gros châtaignier, au bord de la fontaine...

POPINA.

TOUT LE MONDE LE SAIT

Le BAUME RHUMAL est le spécifique par excellence pour soulager et guérir la toux, le rhume, les maux de gorge.

Les années funestes 1852-'70

M. Paul Meurice, exécuteur testamentaire de Victor Hugo, continue la publication des œuvres posthumes du grand poète. Nous aurons en octobre un volume de prose extrêmement curieux, qui comprendra les cahiers de Victor Hugo pendant le siège de 1871, et aussi un merveilleux récit de la mort de Louis XVI d'après un témoignage recueilli par l'écrivain. En attendant qu'il ait achevé la préparation de cet ouvrage considérable, M. Paul Meurice fait paraître cette semaine un recueil de poésies de Victor Hugo, pour la plupart inédites, et où la facture magnifique des *Châtiments* se trouve en bien des strophes. Les coups d'ailes, certes, n'y sont pas rares, et ce volume, les *Années funestes*, contient une série de pamphlets bien dignes, quant à la véhémence et la beauté du verbe, de celui qui les signa.

"Quelques-unes de ces poésies nous disait M. Paul Meurice, ont déjà trouvé place dans la série que nous appelâmes "la Corde d'airain." Il nous avait paru, à mon cher Vacquerie et à moi-même, que les événements douloureux de 1870-71 avait fait oublier un peu à la génération présente les luttes et les tristesses de cette période, 1852-1870, que Victor Hugo appelait "les années funestes." Une année funeste, 1871, avait passé par-dessus les autres...

"Nous ne publions donc que quelques-uns de ces pamphlets. Aujourd'hui, j'ai pensé que mon devoir était d'achever la mission que Victor Hugo m'a confiée, et j'ai estimé que je devais livrer au public tout ce qu'il me reste encore de manuscrits et des notes de l'illustre écrivain. J'obéis à ses volontés."

Sur les soixante poésies que comprend le volume nouveau, cinquante sont inédites. Elles portent presque toutes la date de Jersey, et Victor Hugo nous dit d'ailleurs lui-même comment il les écrivit, dans ces vers qui terminent un magnifique tableau de l'Océan :

Et moi qui suis assis au bord des flots, pensif,
Ne voyant même pas les horizons sévères,
Regardant, noir rêveur, dans la nuit des calvaires,
Les Socrates mourants, les pâles Jésus-Christes,
J'écris ces vers au pied du rocher des Proscrits,
Pendant qu'un Hollandais, qui prétend être Corse,
Met à l'esprit humain, la chemise de force.

Ce n'est qu'un cri de haine contre l'empire. Il prend à témoin le ciel et la terre, les étoiles qui dorment là haut, les arbres qui fleurissent en bas, de l'ignominie de son époque. Il maudit l'homme qui précipita le pays qui lui est si cher en de tels abîmes, et cette pièce serait entièrement à citer :

Un peuple était debout, et ce peuple était grand,
Il marchait lumineux dans le progrès flagrant.
Les autres nations disaient : Voici la tête !
Il avait traversé cette énorme tempête, [tombeau
Quatre-vingt-treize, et mis le vieux monde au
Dans la lutte difforme il était resté beau ;
Ce fière peuple, assailli d'événements funèbres,
Avait fait des rayons de toutes ces ténèbres ;
Il avait fait démon, dieu, sauveur irrité,
De la combustion des siècles en clarté.
Il avait vu Pascal, il avait vu Molière ;
Il avait vu sur lui s'épaissir comme un lierre
L'amour des nations dont il était l'appui ;
Et, pendant soixante ans, sur sa cime avait lui
Voitai.e, cet esprit de flamme armé du rire.
Ce titan qui, proscrit, empêchait de proscrire,
Ce pasteur guidant l'âme, enseignant le devoir
Et chassant le troupeau des dogmes au lavoir.

Ce peuple avait en lui la loi qui développe ;
 A force d'être France, il devenait Europe ;
 A force d'être Europe, il devenait l'univers.
 Il savait rester un, tout en étant divers ;
 Chaque race est un chiffre, il en était la somme ;
 Et ce peuple était encore plus, il était l'homme.
 Dans la forêt sinistre il était l'éclaireur ;
 Son pas superbe était le recul de l'erreur ;
 Et la femme, et le faible et le pauvre inquiet
 Et l'aveugle ignorant, de sorte qu'on voyait
 Devant sa flamme, hostile au mal, au crime, aux

[haines,

S'enfuir la vieille nuit avec les vieilles chaînes.
 Il était entouré des ruines du mal,
 D'abus tombés, monceau formidable et fatal
 De droits ressuscités, de vertus retrouvées
 Et de petites mains d'enfants vers lui levées...
 ... Il marchait aussi pur que l'aube en floral,
 L'œil fixé sur ce ciel qu'on nomme l'idéal...

Le grand penseur solitaire sur son triste ro-
 cher, rêve cependant, pour son peuple de France,
 de sublimes réveils et des revanches prochaines :

Ce qu'il faut à notre âpre insomnie,
 C'est la captivité du genre humain finie,
 C'est le souffle orageux des clairons, c'est l'écho
 Des trompettes jetant à terre Jéricho,
 C'est le débordement des Tibres et des Rhônes,
 C'est l'éroulement vaste et farouche des trônes,
 C'est leur dernière armée en fuite à l'horizon !
 Ce qu'il nous faut, c'est l'âme écrasant sa prison,
 C'est le peuple arrachant sa chaîne avec furie,
 C'est l'Amour criant : Guerre ! et la sainte Patrie
 Criant : Peuple, j'abdique et suis l'Humanité !
 C'est la Paix disant : Passe avant moi, Liberté !
 C'est en nos cœurs gonflés la colère profonde,
 C'est l'épée en nos mains pour délivrer le monde,
 C'est l'imbécile amas des rois séditions
 A nos pieds et l'aurore immense dans les cieux !

Mais il ne peut pardonner à Dieu de rester
 sourd à ces clameurs d'un peuple esclave et de
 laisser cet homme " aller parmi les fleurs," pos-
 séder Saint Cloud, Biarritz et Compiègne, avoir
 des jardins embaumés où les roses semblent nai-
 tre pour lui :

Et c'est l'étonnement des prophètes moroses,
 De toi martyr,
 De toi, penseur, que tant de crime à tant de roses
 Puisse aboutir.

C'est sa pensée favorite, celle qu'il développe
 en larges strophes, en puissantes antithèses. Il ne
 peut croire en Dieu, en la nature, puisqu'ils ac-
 cordent la vie à ce tyran misérable, et cette séré-
 nité profonde des choses révolte sa conscience,
 appelle son anathème :

Je suis juste, et, c'est vrai, je constate, ô soleil,
 Sous ce ciel où, superbe et tranquille, tu montes,
 Le lent grandissement des arbres et des hontes.

Clameurs de haine, cris d'espérance, en ces
 poésies posthumes, tout se mélange et se contred-
 dit. Malgré le trouble des heures présentes, la
 lâcheté des maîtres qu'il maudit, il réfugie tout
 à coup ses espoirs inlassables en Dieu qui, seul,
 voit dans la nuit l'avenir des nations :

Va ! Dieu tient seul le peuple et seul dicte la loi,
 Le soir mystérieux se fait autour de toi.
 L'ombre qui vient du fond des mornes solitudes
 Et qui mêle l'espace avec les multitudes
 T'enveloppe, ô Babel, et baigne tes degrés.
 Devant tes bras tendus et tes cris effarés
 L'auguste conscience éternelle recule.
 Tu tremble comme un arbre au vent du crépus-
 Tandis que l'avenir approche avec le bruit [cule.
 D'un déluge, ô terreur ! qui monte dans la nuit.

Certes, on ne saurait admirer également et
 sans réserves toutes les poésies qui composent ce
 volume. A côté de strophes où passa le souffle
 le plus pur et le plus inspiré, combien de fautes
 regrettables, de défaillances visibles ! Mais en
 plusieurs pièces qui rappellent les véhéments
 pamphlets des *Châtiments*, quel verbe flamboy-
 ant pour maudire ces années funestes de l'em-
 pire,

Quand, des trous à ses mains, des trous à ses
 [pieds froids

Du sang sur chaque membre,
 La France, peuple-Christ, pendait les bras en
 Au gibet de Décembre. [croix

On dira peut-être de ces poésies posthumes qu'elles n'ajoutent pas à la gloire de Victor Hugo ; il est, en effet, des gloires que rien ne peut grandir. Mais il nous paraît, cependant, que ce volume nouveau reste digne encore de celui qui écrivit les *Châtiments*, et ce n'est point un médiocre éloge.

MAX.

REPUTATION ASSURÉE

Jamais aucun remède n'a acquis une aussi grande réputation que le BAUME RHUMAL employé contre toutes les affections de la gorge et des poumons.

99

L'HOMME à LA BERNE.

Le vieux homme, tout seul chez lui, sa femme morte, ses fils mariés et établis, l'un dans un village de la Plaine, l'autre dans un hameau du Bocage, supportait difficilement ce silence de solitude si despotique et si inquiétant dans les maisons autrefois bruyantes. Jour par jour, heure par heure presque, il se sentait s'affaiblir, il se ridait, se cassait, marchait plus lentement. Le paysan tenace, si ardent autrefois au labour, si désireux de gain, ne pouvait plus travailler. Il lui avait fallu, peu à peu, circonscrire son activité. Impossible, aujourd'hui, de s'en aller au loin dans les champs, à la première blancheur de l'aube, pour s'en revenir aux ombres du crépuscule. Les jambes qui se fatiguent vite et se dérobent ne peuvent plus longtemps marcher, la main qui tâtonne ne peut plus pousser la charrue.

Il avait dû vendre un pré, un bout de champ, un coin de bois. Pour le peu qui restait, trop distant de la maison, il employait des manœuvres des hommes qui défrichent, des hommes qui récoltent. Le père Budé ne pouvait plus même aller surveiller ces gens, qui se souciaient peu d'abîmer la terre.

L'espace parcouru par ses pas hésitants s'était peu à peu rétréci. Un par un, il avait abandonné les carrés et les rectangles de terre, étendus comme des tapis bruns et verts, au versant de

la molle colline. Son meilleur champ, là bas, il ne le reverrait plus. Le cercle de sa promenade diminuait avec une rapidité visible.

Voici qu'il ne pouvait plus circuler péniblement qu'à travers les allées de son jardin, un jardin utilitaire de cultivateur, attenant à la maison, tout en fruits et en légumes. Là, il s'obstinait toujours au travail, maniant les outils devenus lourds pour ses mains gourdes. Il faisait encore les gestes des occupations de toute sa vie, il bêchait, plantait, déplantait. Mais il ne pouvait qu'effleurer la terre, devenue impassible et dure. Il se contenta bientôt de sarcler les carrés envahis par les mauvaises herbes, de fouiller le sol de ses gros doigts ankylosés pour en arracher les pommes de terre, de cueillir les fraises, de ramer les pois.

À l'automne suivant, il essayait vainement de se hausser pour cueillir les fruits dans les arbres, ceux du plein champ, trapus et tordus, et ceux de la muraille, crucifiés en espaliers. Il ne pouvait pas non plus se baisser pour chercher à ras de terre les graines précieuses et les graminées parasites. Un jour, il tomba sur les genoux et les coudes, se laissa aller sur le flanc, comme une bête fatiguée, et ne put se relever tout seul. Sa vue baissa. Il lui fut impossible, tant ses mains obstinées tremblaient, et tant ses yeux se brouillaient d'une vapeur, à éplucher ses légumes et à faire ses comptes lui-même.

Ses fils enrageaient de voir leur bien sous une tutelle si débile, s'émietter et se perdre. Ils prouvaient à leur père, clair comme le jour, qu'on l'exploitait, qu'on le volait en nature et en argent. Le vieux le savait et soupirait. Mais les deux garçons habitaient loin. L'un avait épousé une femme aisée et dirigeait une ferme à La Féorthe, sous les premiers couverts du Bocage. L'autre, besogneux, habitant à Pigeole une basse maison au bord de la route, s'employait à des travaux de journalier, cultivateur, bûcheron, éleveur de volailles, il était encombré d'enfants, et avait du mal à vivre. Ces deux frères se surveillaient, en ce qui concernait le père. Ils n'allaient le voir que le dimanche, l'un, faraud, à l'aise dans son drap et ses gros souliers, des anneaux d'or reluisant aux oreilles ; l'autre, se tenant coi, en sabots, le nez baissé, les mains sous sa blouse bleue. Tous deux marchaient de long en large, inspectaient, désapprouvaient, méprisaient.

Ils conseillaient l'abandon, la vente, en paroles tantôt traînantes et évasives, tantôt dures et précises. Ou bien, ils arrondissaient des dos

colères, avaient des haussements d'épaules, gardaient de longs silences accusateurs.

Le père Budé finit par se rendre à l'évidence. Il fit ce que font beaucoup de vieux paysans, il consentit à la vente et au partage.

Les formalités furent rigoureusement accomplies. Les deux fils étaient bien aussi renseignés et méticuleux que le notaire chargé de dresser l'acte. La maison et les lopins de terre furent mis aux enchères ; convertis en argent, des parts exactes furent faites aux héritiers en avance. Les deux hommes empochèrent les quelques billets bleus et les quelques pistoles qui leur étaient adjugés, à charge de loger, de vêtir et de nourrir leur père jusqu'à la fin de ses jours.

C'était, en somme, chose facile. A la ferme de la Féorthe, il fut possible d'installer un lit dans la pièce commune. Dans la maison de Pigeole, une couchette fut placée sous l'escalier qui conduisait à la soupenne. Le vêtement était tout trouvé. Le père était sorti de sa maison vendue, habillé pour longtemps, pour toujours, même. Les ménagères se chargeaient de repriser, de rapiécer, de tricoter, de faire durer le gilet de laine et la blouse de toile. Les vieux, ça use peu. Et celui-ci mangeait peu aussi. Depuis qu'il avait quitté son chaume et son jardin de légumes, il était indifférent et atone. Il accepta les conditions d'un signe de tête. Il fut convenu qu'il habiterait à tour de rôle chez chacun de ses deux enfants, un mois chez l'un, un mois chez l'autre.

Chez celui-ci ou chez celui-là, ici ou là, ou ailleurs, qu'importe ? Il n'avait qu'à se laisser déplacer, sans souci d'amasser et de prévoir le lendemain. C'était au tour des jeunes. Il n'avait plus rien à lui.

Si fait, pourtant. La coutume pour lui, comme pour les autres, dans sa situation, fut rigoureusement observée. Quand tout fut dispersé, lors de la vente aux enchères publiques, les meubles, les ustensils de cuisine, les vêtements de la défunte, les outils, tout, jusqu'au chandelier de fer et jusqu'à la boîte à sel, un seul objet fut excepté de cette dispersion. Un drap de lit fut soigneusement mis de côté, et le vieux s'en alla, appuyé sur sa canne et emportant la pièce de toile pliée sur son bras. C'est le linceul des vieux qui est ainsi réservé, la *berne*, comme il est dit en ce pays de Vendée, le pavillon suprême des appels de secours et des manifestations de deuil.

Cette berne fut comme cousue dans un lambeau d'étoffe pour qu'on n'eût pas à la laver trop souvent, et placée au chevet du vieux Budé.

Quant il s'en va au bout d'un mois, de chez l'un de ses fils, pour s'en aller passer un mois chez l'autre, il emporte avec lui son linceul.

Le sous-seing privé passé entre les deux fils et qui règle la manière dont chacun d'eux doit participer à l'entretien du père, ce sous-seing privé est rigoureusement observé.

C'est ponctuel et inexorable.

Tous les mois, le père change de fils. Tout a été prévu, la façon de procéder au transport, la manière de régler le temps, l'heure et la minute de l'arrivée et du départ. Le père Budé ne doit passer de chez l'un chez l'autre " qu'à la tombée de la nuit." Pas à midi ou à deux heures. Non, le soir.

Qu'il fasse froid ou chaud, le bonhomme ne voyagera pas autrement.

Et cela, tantôt dans une charette trainée par un âne quand c'est le frère riche qui l'amène à Pigeole, tantôt trainé par un cheval quand le frère pauvre l'expédie à La Féorthe. Le frère riche a acheté une carriole que traîne un petit âne noir, mais il ne se dérangera pas pour venir chercher son père. L'autre, quant viendra son tour, devra payer la location d'un cheval.

Le vieux laisse faire, prend le temps comme il vient. Il arrive, et il s'en retourne, portant sa berne.

Il reste où on le place, regarde les gens virer, sortir, rentrer, manger leur soupe, répond aux questions, accepte les après-midi de solitude, se couche aussitôt après le repas du soir.

A la ferme de la Féorthe, il est assis au coin de la cheminée, quand il pleut et qu'il gèle au dehors. Il regarde fumer les brindilles de bois et l'âtre s'engraisier de cendres et s'éclairer des étincelles roses des tisons. Au beau temps, il est assis sur un banc, contre la porte, et de ses yeux bleu pâle il voit les pommiers fleurir, les fleurs tomber sous le vent, les chats monter à l'échelle du grenier. Il est de plus en plus vieux, il n'est pas maltraité, il n'a l'air ni heureux ni malheureux, mais il lève parfois très vite un œil furtif, pour rentrer dans son apathie ; il semble attendre patiemment quelque chose.

A Pigeole, les journées sont plus longues et la faction silencieuse du vieillard plus monotone. La maison est sans jardin, enserrée entre deux autres habitations, au long du village échelonné sur la grande route. Pas de vigne vierge ni de roses moutantes à la porte. On installe bizarrement le père Budé, assis sur une chaise, au dehors, le dos tourné à la route, le visage contre un mur.

Il ne peut se distraire des passants, des besti-

aux qui s'en vont en troupes harcelés par les chiens noirs des maisons d'en face. Il n'a devant lui que la muraille effritée, plâtreuse, verte de mousse. Il la regarde fixement comme si ses yeux se perdaient dans un espace sans bornes. Il y revoit, en souvenirs vagues, sa lente vie de paysan. A mesure que les heures déclinent, quand les arbres du clos de l'autre côté du chemin se penchent et se relèvent sous la brise, des ombres passent sur ce mur rigide, et ce sont comme les défunts qui apparaissent, les anciens du vieux, sa femme, et tous les événements à jamais écoulés de sa vie médiocre, les jours et les jours de travail, quelques brusques émotions vite endormies, de rares fêtes.

C'est un inconscient philosophe ce bonhomme. force de regarder et de transporter sa berne, à force d'entendre parler de sa mort comme d'une chose proche et naturelle, par les fils, par les brus, par les enfants, par ceux qui passent et qui s'arrêtent, il ne parle plus que de cela, lui aussi, quand il ouvre la bouche pour répondre. Il a annoncé plusieurs fois, d'une voix devenue mince et lointaine, "qu'il était sur son bout, qu'à son âge on n'avait comme qui dirait plus de force, mais qu'il n'y avait rien à faire, puisque tout le monde devait y passer." Sur ce, sa bru a déclaré que, pour sûr, elle n'avait "jamais vu une vieillesse pareille," qu'il "ne pouvait plus se bouger," et, se tournant vers moi, à demi-voix :

— Enfin, c'est pas pour dire, mais ce sera une belle destruction.

Le vieux se croit seul, maintenant. Je suis resté adossé contre la porte, je le regarde, il est plus vieux, plus cassé, plus immobile, et plus anéanti que jamais. Il se penche davantage vers la terre, comme s'il voulait y entrer, s'y enfouir pour toujours. Mais ses yeux, levés, regardant le mur, ses mains tressaillent, et il dit avec lenteur, cette phrase, en son patois vendéen :

"Ho-l'est une pauvre affaire d'attendre sa chair à pourrir !"

C'est une pauvre affaire d'attendre sa chair à pourrir. Oui, bonhomme, et l'humanité ne fait que cela, qu'elle agisse dans les villes, qu'elle peine dans les campagnes, qu'elle passe sur les routes, allant au hasard, ou qu'elle reste immobile devant un mur. Le père Budé continu à le regarder ce mur. Tout à l'heure il rentrera, il regagnera sa niche sous l'échelle, appuiera sa tête sur sa berne, dira son chapelet. Il attend qu'on vienne le chercher, il se courbe davantage sous la brise qui fraîchit, il est tout environné

des lueurs dernières du soleil qui s'en va. La route, le mur, les maisons, les arbres sont tout rases et tout en or. Le ciel déploie ses douces nuées du soir, longues, souples, tissées de soie, et qui vont s'effilant et se perdant parmi les vapeurs et les splendeurs, de l'orient voilé de deuil jusqu'à l'occident tragique, éclatant de lumière et rouge de sang.

Le vieux paysan est définitivement tombé dans la somnolence des fins de journée et des fins de vies. Il a prononcé sans efforts comme une conclusion d'amertume de l'existence incompréhensible, une phrase que lui aurait enviée Shakespeare pour ses drames frissonnants, et le Bossuet des sermons, qui ouvre les tombeaux, qui scrute la vie, qui célèbre la mort en une éloquence somptueuse et funèbre. Le vieux Budé ne sait pas qu'il a dit un mot définitif, qui passe sur toutes choses comme un arrêt, qui devrait changer le silence en stupeur et épouvanter les campagnes : "C'est une pauvre affaire, d'attendre sa chair à pourrir !"

Gustave GEFFROY.

LA CHARITE

Nous prescrit de persuader nos amis d'avoir toujours du BAUME RHUMAL chez eux. 25c la bouteille. 98

La Patrie remonte le courant de la circulation à la *parche*.

PRECAUTION ESSENTIELLE

Le BAUME RHUEAL fait partie des provisions de première nécessité. Seulement 25c la bouteille.

Le Gris Pommelé est à vendre, depuis qu'il a mis en danger la précieuse existence de Louis-Joseph.

LA MEILLEURE POLITIQUE

C'est de soigner son rhume en prenant du BAUME RHUMAL. Partout 25c la bouteille. 90

UNE ERREUR

C'est une erreur grave que de négliger de faire usage du BAUME RHUMAL quand on a le rhume. 8

PAS UN JOUR DE MALADIE
Depuis Trente Ans
 RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes récompenses à l'Exposition de Chicago.

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas: they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1,500 prize offer and list of two hundred inventions wanted.



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly Illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., Publishers, 361 Broadway, New York City.

PERTE DE LA VOIX
 Après une Sévère Bronchite
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU
Pectoral-Cerise d'Ayer.
 LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication. Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago